

« Perception et pratique des violences basées sur le genre à l'université de N'Djamena : cas des étudiantes des trois campus universitaires de N'Djamena ».

ABAKAR MAHAMAT HASSABALLAH

Université de N'Djaména
abakaronecs@gmail.com

DJIMTADOM MOUTEDE VICTOIRE

moutedeway@gmail.com
Université de N'Djaména

Résumé

Cette étude analyse la perception et les pratiques des violences basées sur le genre (VBG) à l'Université de N'Djamena, en se focalisant sur les étudiantes des trois campus universitaires. Elle vise à identifier les formes de VBG les plus courantes, à comprendre la manière dont les étudiantes les perçoivent et à examiner les mécanismes institutionnels de prévention et de prise en charge existants. La recherche s'appuie sur une approche méthodologique mixte, combinant des enquêtes par questionnaire auprès des étudiantes et des entretiens semi-directifs avec des acteurs universitaires.

Les résultats révèlent une prévalence notable des violences psychologiques, verbales et sexuelles, souvent banalisées ou sous-déclarées en raison de normes socioculturelles, de la peur de la stigmatisation et du manque de confiance dans les dispositifs de signalement. La perception des VBG demeure partielle, certaines étudiantes ne reconnaissant pas les formes non physiques comme des violences. Par ailleurs, l'étude met en évidence des insuffisances dans les mécanismes institutionnels de prévention, d'écoute et de sanction.

L'étude souligne la nécessité de renforcer la sensibilisation, de mettre en place des dispositifs clairs et accessibles de signalement, et d'institutionnaliser des politiques universitaires de lutte contre les VBG, afin de garantir un environnement d'apprentissage sûr et équitable pour les étudiantes de l'Université de N'Djamena.

Mots clés : Perception, pratique, violences, genre, université, N'Djamena

Abstract

This study analyzes the perception and practices of gender-based violence (GBV) at the University of N'Djamena, focusing on female students across its three university campuses. It aims to identify the most common forms of GBV, to understand how female students perceive them, and to examine the existing institutional mechanisms for prevention and response. The research adopts a mixed-methods approach, combining questionnaire surveys administered to female students with semi-structured interviews conducted with university stakeholders.

The findings reveal a significant prevalence of psychological, verbal, and sexual violence, which are often trivialized or underreported due to sociocultural norms, fear of stigmatization, and a lack of trust in reporting mechanisms. The perception of GBV remains partial, as some female students do not recognize non-physical forms as violence. Furthermore, the study highlights shortcomings in institutional mechanisms for prevention, support, and sanction.

The study underscores the need to strengthen awareness-raising initiatives, establish clear and accessible reporting mechanisms, and institutionalize university policies to combat GBV in order to ensure a safe and equitable learning environment for female students at the University of N'Djamena.

Keywords: Perception, practice, violence, gender, university, N'Djamena

Introduction

Les violences basées sur le genre (VBG) constituent aujourd'hui un enjeu majeur de santé publique, de droits humains et de développement, touchant aussi bien les sociétés traditionnelles que les milieux modernes et institutionnels. Longtemps perçue comme un espace de savoir, de promotion sociale et d'émancipation, l'université n'échappe pas à ce phénomène, notamment en ce qui concerne les violences exercées à l'encontre des femmes et des jeunes filles. Dans les

établissements d'enseignement supérieur, les VBG prennent des formes multiples – harcèlement sexuel, violences psychologiques, pressions académiques, intimidations, agressions sexuelles – souvent invisibilisées ou banalisées par des normes socioculturelles profondément enracinées.

Au Tchad, malgré les engagements nationaux et internationaux en faveur de l'égalité de genre et de la protection des droits des femmes, les violences basées sur le genre demeurent préoccupantes. Le milieu universitaire, et particulièrement l'Université de N'Djamena, qui accueille des milliers d'étudiantes issues de divers horizons sociaux et culturels, constitue un cadre où les rapports de pouvoir, les inégalités de genre et certaines pratiques informelles peuvent favoriser l'émergence et la reproduction des VBG. Les étudiantes, souvent en situation de vulnérabilité sociale, économique ou académique, peuvent être exposées à des violences exercées par des pairs, des responsables estudiantins ou, parfois, des acteurs institutionnels.

La question de la perception des VBG par les étudiantes est centrale, car elle conditionne la reconnaissance des actes violents, la capacité de dénonciation et le recours aux mécanismes de protection existants. Or, dans de nombreux contextes africains, certaines formes de violences non physiques – telles que le harcèlement verbal, les avances insistantes ou les pressions psychologiques – sont rarement identifiées comme des violences à part entière. Cette situation contribue à la sous-déclaration des cas, au silence des victimes et à la persistance de pratiques préjudiciables au bien-être et à la réussite académique des étudiantes.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la présente étude intitulée « Perception et pratique des violences basées sur le genre à l'Université de N'Djamena : cas des étudiantes des trois

campus universitaires de N'Djamena ». Elle vise à analyser les formes de VBG vécues ou observées par les étudiantes, à comprendre leur perception de ces violences et à examiner les réponses institutionnelles mises en place. En mettant en lumière cette problématique, l'étude ambitionne de contribuer à la réflexion scientifique, à l'amélioration des politiques universitaires de protection, et à la promotion d'un environnement académique sûr, équitable et respectueux des droits des étudiantes.

1. Contexte de l'Étude

Les violences basées sur le genre (VBG) constituent un phénomène social complexe et persistant, enraciné dans des rapports de pouvoir inégaux entre les sexes et renforcé par des normes socioculturelles discriminatoires. À l'échelle mondiale, de nombreuses études ont démontré que les milieux universitaires, bien qu'ils soient des espaces de formation intellectuelle et de promotion de l'égalité, demeurent des lieux où les femmes sont exposées à diverses formes de violences, notamment le harcèlement sexuel, les violences psychologiques et les abus de pouvoir. Ces violences compromettent non seulement la dignité et la sécurité des étudiantes, mais aussi leur parcours académique et leur insertion socio-professionnelle.

Au Tchad, les VBG représentent une problématique majeure de développement et de cohésion sociale. Malgré l'existence de cadres juridiques, de politiques nationales de promotion du genre et d'initiatives portées par l'État et les partenaires techniques et financiers, les violences à l'égard des femmes et des filles demeurent largement répandues. Les facteurs tels que la prégnance des normes patriarcales, la dépendance

économique, le faible niveau de dénonciation et l'insuffisance des mécanismes de protection contribuent à la persistance de ces violences dans différents espaces sociaux, y compris les établissements d'enseignement supérieur.

L'Université de N'Djamena, principale institution universitaire du pays, accueille une population estudiantine nombreuse et hétérogène, répartie sur trois campus universitaires. Ces campus regroupent des étudiantes issues de milieux sociaux, culturels et économiques divers, souvent confrontées à des conditions de vie et d'étude difficiles (précarité financière, logement inadéquat, promiscuité, dépendance vis-à-vis des pairs ou des autorités académiques). Dans ce contexte, certaines pratiques informelles, relations hiérarchiques et interactions sociales peuvent favoriser l'émergence de comportements abusifs et de violences basées sur le genre.

Par ailleurs, les mécanismes institutionnels de prévention, de signalement et de prise en charge des VBG au sein de l'Université de N'Djamena demeurent encore peu visibles ou insuffisamment connus des étudiantes. Cette situation limite la dénonciation des violences et entretient un climat de silence et d'impunité. De plus, la rareté des données scientifiques locales sur les VBG en milieu universitaire tchadien rend difficile l'élaboration de politiques universitaires adaptées et efficaces. Ainsi, l'étude s'inscrit dans un contexte marqué à la fois par la vulnérabilité des étudiantes, la persistance des VBG et le besoin urgent de données empiriques permettant de mieux comprendre les perceptions et les pratiques de ces violences dans les trois campus de l'Université de N'Djamena. Elle vise à éclairer les décideurs universitaires et les acteurs de l'éducation sur l'ampleur du phénomène afin de contribuer à la mise en place de stratégies de prévention et de protection plus efficaces.

1.1. Constat

Dans le contexte de l'Université de N'Djamena, les violences basées sur le genre (VBG) constituent une réalité préoccupante qui affecte de manière significative les étudiantes des trois campus universitaires. Bien que l'université soit perçue comme un espace de savoir, d'émancipation et de promotion de l'égalité, les pratiques quotidiennes révèlent l'existence de comportements et d'actes contraires aux principes de respect, de dignité et de sécurité des étudiantes.

Il est constaté que plusieurs formes de VBG persistent en milieu universitaire, notamment le harcèlement sexuel, les violences psychologiques et verbales, les pressions affectives ou académiques, ainsi que certaines pratiques informelles d'intégration ou de domination. Ces violences surviennent dans divers espaces universitaires tels que les salles de cours, les campus, les résidences, les lieux de regroupement étudiantin et parfois lors d'activités para-universitaires.

Par ailleurs, une banalisation de certaines formes de violences est observée, en particulier celles qui ne laissent pas de traces physiques visibles. De nombreuses étudiantes ne reconnaissent pas systématiquement les propos sexistes, les avances insistantes, les intimidations ou les pressions comme des violences basées sur le genre. Cette perception limitée contribue à la normalisation des comportements abusifs et à leur reproduction au sein de la communauté universitaire.

Le constat met également en évidence une faible dénonciation des cas de VBG. La peur de la stigmatisation sociale, des représailles académiques, le manque de confiance dans les mécanismes de signalement existants et l'insuffisance d'accompagnement des victimes dissuadent les étudiantes de porter plainte ou de rechercher de l'aide. Cette situation

entretient un climat de silence et d'impunité, renforçant la vulnérabilité des étudiantes.

Enfin, il ressort que les dispositifs institutionnels de prévention et de lutte contre les VBG à l'Université de N'Djamena demeurent peu visibles, insuffisamment structurés ou mal connus des étudiantes. L'absence de données statistiques fiables et de politiques universitaires clairement définies limite la capacité de l'institution à répondre efficacement à cette problématique. Ce constat souligne la nécessité urgente d'une étude approfondie afin de mieux comprendre les perceptions et les pratiques des VBG et d'orienter des actions concrètes en faveur d'un environnement universitaire sûr et respectueux du genre.

2. Problématique

Les violences basées sur le genre (VBG) en milieu universitaire constituent un obstacle majeur à l'égalité des chances, à la réussite académique et au bien-être des étudiantes. À l'Université de N'Djamena, malgré les valeurs de respect, d'équité et de promotion du savoir que porte l'institution, les étudiantes des trois campus universitaires sont confrontées à diverses formes de violences, souvent silencieuses, banalisées ou invisibilisées. Ces violences se manifestent aussi bien dans les relations entre pairs que dans certains rapports hiérarchiques et espaces universitaires.

La problématique centrale réside dans le décalage entre l'existence réelle des violences basées sur le genre et la manière dont elles sont perçues et reconnues par les étudiantes. En effet, de nombreuses formes de VBG, notamment le harcèlement verbal, psychologique ou sexuel, ne sont pas systématiquement identifiées comme telles, en raison

du poids des normes socioculturelles, des stéréotypes de genre et de la tolérance sociale à l'égard de certains comportements abusifs. Cette perception limitée contribue à la sous-déclaration des cas et à la persistance des pratiques violentes au sein de l'université.

À cela s'ajoute l'insuffisance ou la faible visibilité des mécanismes institutionnels de prévention, de signalement et de prise en charge des VBG à l'Université de N'Djamena. Le manque de confiance des étudiantes dans ces dispositifs, combiné à la peur de la stigmatisation et des représailles académiques, réduit considérablement les possibilités de dénonciation et de protection des victimes. Ainsi, les violences tendent à se reproduire dans un climat d'impunité, compromettant la sécurité, la dignité et la réussite académique des étudiantes.

Dès lors, la problématique de cette étude peut être formulée ainsi :

Comment les étudiantes des trois campus de l'Université de N'Djamena perçoivent-elles les violences basées sur le genre, quelles formes ces violences prennent-elles dans les pratiques universitaires, et dans quelle mesure les dispositifs institutionnels existants permettent-ils de prévenir, signaler et réduire ces violences ?

Cette problématique appelle une analyse approfondie des perceptions, des pratiques et des réponses institutionnelles afin de dégager des pistes d'action susceptibles de contribuer à la construction d'un environnement universitaire plus sûr, équitable et respectueux du genre.

3. Théories explicatives du sujet

L'analyse des violences basées sur le genre (VBG) en milieu universitaire, en particulier à l'Université de N'Djamena, peut être éclairée par plusieurs théories sociologiques, psychologiques et éducatives. Ces cadres théoriques permettent de comprendre à la fois l'origine des violences, leur banalisation et la manière dont elles sont perçues et reproduites dans l'espace universitaire.

3.1. La théorie du patriarcat et des rapports sociaux de genre

La théorie du patriarcat et des rapports sociaux de genre constitue l'un des cadres analytiques majeurs pour comprendre les violences basées sur le genre (VBG), notamment en milieu universitaire. Elle repose sur l'idée que les sociétés sont historiquement et socialement structurées autour de rapports de pouvoir inégaux entre les hommes et les femmes, au profit des premiers. Ces rapports ne sont pas naturels, mais socialement construits, institutionnalisés et reproduits à travers les normes culturelles, les pratiques sociales et les institutions, y compris l'école et l'université.

Selon cette théorie, le patriarcat se définit comme un système social dans lequel les hommes détiennent une position dominante dans les sphères politique, économique, sociale et symbolique, tandis que les femmes occupent une position subordonnée. Cette domination se manifeste par le contrôle du corps, de la sexualité, du travail et de la parole des femmes. Les rapports sociaux de genre, quant à eux, renvoient à l'ensemble des relations sociales construites autour des différences de sexe, relations marquées par des hiérarchies, des inégalités et des rapports de pouvoir.

Appliquée au contexte de l'Université de N'Djamena, cette théorie permet de comprendre comment certaines formes de violences à l'égard des étudiantes trouvent leur origine dans des normes patriarcales profondément ancrées. Les comportements tels que le harcèlement sexuel, les avances insistantes, les propos sexistes ou les pressions exercées sur les étudiantes peuvent être perçus par certains acteurs comme des pratiques « normales » ou socialement tolérées, car ils s'inscrivent dans une culture où la domination masculine est implicitement légitimée.

La théorie du patriarcat met également en lumière le rôle des rapports sociaux de genre dans la banalisation des VBG. Les étudiantes, socialisées dans un contexte où l'obéissance, la discrétion et la tolérance sont valorisées chez les femmes, peuvent avoir tendance à minimiser les violences subies ou à intérioriser la responsabilité de ces actes. Cette intériorisation contribue au silence des victimes, à la sous-déclaration des cas et à la reproduction des violences dans l'espace universitaire.

Enfin, cette approche souligne que l'université, loin d'être un espace neutre, peut fonctionner comme un lieu de reproduction des inégalités de genre présentes dans la société globale. L'absence de politiques institutionnelles fermes, de sanctions dissuasives et de mécanismes de protection efficaces renforce la domination masculine et favorise l'impunité. Ainsi, la théorie du patriarcat et des rapports sociaux de genre permet de saisir les VBG à l'Université de N'Djamena comme le résultat d'un système de pouvoir structuré, appelant des réponses institutionnelles et socioculturelles profondes pour promouvoir l'égalité de genre et la protection des étudiantes.

3.2. La théorie de la socialisation différenciée selon le genre

La théorie de la socialisation différenciée selon le genre constitue un cadre explicatif essentiel pour comprendre la persistance et la banalisation des violences basées sur le genre (VBG), notamment en milieu universitaire. Elle repose sur l'idée que les individus n'apprennent pas seulement à vivre en société de manière générale, mais qu'ils sont socialisés différemment selon leur sexe, à travers des normes, des valeurs, des rôles et des attentes spécifiques imposés par la société.

Selon cette théorie, développée notamment par des auteurs comme Émile Durkheim, George Herbert Mead, Ann Oakley et Pierre Bourdieu, la socialisation commence dès l'enfance et se poursuit tout au long de la vie à travers des instances telles que la famille, l'école, la religion, les médias et le groupe de pairs. Les garçons et les filles intériorisent ainsi des comportements considérés comme « appropriés » à leur genre. Les garçons sont souvent encouragés à l'affirmation de soi, à la domination et à la prise de risque, tandis que les filles sont socialisées à la discrétion, à l'obéissance, à la tolérance et à la soumission.

Dans le contexte de l'Université de N'Djamena, cette théorie permet de comprendre pourquoi certaines étudiantes ont tendance à minimiser ou à ne pas reconnaître certaines formes de violences telles que le harcèlement verbal, les avances insistantes ou les pressions psychologiques. Ces comportements peuvent être perçus comme normaux ou inévitables, car les étudiantes ont intériorisé des normes sociales qui valorisent la patience, le silence et l'acceptation face à l'autorité masculine. De même, certains étudiants, socialisés dans une culture de domination masculine, peuvent considérer ces actes comme des expressions légitimes de virilité ou de pouvoir.

La socialisation différenciée explique également la faible dénonciation des VBG. Les étudiantes peuvent craindre d'être jugées, stigmatisées ou accusées d'avoir provoqué les violences, ce qui les conduit à garder le silence. Cette situation est renforcée par les attentes sociales qui assignent aux femmes la responsabilité de préserver l'honneur familial et social, même au détriment de leur sécurité personnelle.

Enfin, cette théorie met en évidence le rôle de l'université comme instance secondaire de socialisation. Si elle ne remet pas en cause les stéréotypes de genre hérités de la socialisation primaire, elle risque de les renforcer à travers des pratiques, des discours ou des silences institutionnels. Ainsi, la théorie de la socialisation différenciée selon le genre permet d'expliquer comment les VBG à l'Université de N'Djamena sont le produit d'un apprentissage social continu, justifiant la nécessité d'actions éducatives et institutionnelles visant à déconstruire les stéréotypes de genre et à promouvoir des relations égalitaires au sein de l'espace universitaire.

4. Revue de la littérature

La revue de la littérature permet de situer l'étude sur la perception et la pratique des violences basées sur le genre (VBG) à l'Université de N'Djamena dans le contexte scientifique et empirique existant, en s'appuyant sur des recherches nationales et internationales. Elle éclaire les concepts, les facteurs explicatifs, les manifestations et les mécanismes de prévention des VBG, en particulier en milieu universitaire.

4.1. Représentation socioculturelle des femmes et violences et des violences faites à leur égard.

Les représentations socioculturelles de la femme et des violences conjugales varient à travers le monde, influencées par des normes culturelles, des traditions et des contextes socio-économiques spécifiques. En Afrique, ces représentations sont ancrées dans les structures patriarcales mettant les femmes à l'arrière-plan de la société. De plus la socialisation joue un rôle crucial dans l'apparition de comportements spécifiques à chaque sexe, influençant ainsi les perceptions et les justifications des violences. Ainsi, l'on note que la soumission de la femme devait être totale (UNFPA, 2019).

Au Tchad comme en Afrique subsaharienne, les femmes sont souvent représentées dans les rôles traditionnels des mères, épouses et travailleuses domestiques ou agricoles, tandis que les violences faites à leur égard sont profondément ancrées dans les normes socioculturelles patriarcales et restent en grande partie banalisées.

Comme nous avons mentionné ci-haut, la représentation socioculturelle de la violence faite aux femmes et filles en général varie d'une culture à une autre. Le Tchad, pays multiculturel gorgé par des traditions (us et coutumes) comme tout pays africain, parler de représentation socioculturelle dans le contexte des violences à l'égard des femmes et filles s'avère important¹.

Dans un angle traditionnel, la violence conjugale par exemple est souvent perçue comme une forme « normale » d'exercice de l'autorité masculine. Il existe une forte influence des systèmes patriarcaux où la domination masculine est légitimée par les pratiques traditionnelles. Le poids de la dot est

¹Le Monde Afrique. (2024). En Afrique subsaharienne, plus de 79 millions de femmes victimes de violences sexuelles.

présenté comme un facteur justifiant le droit du mari à exercer un contrôle sur son épouse, (Némadji, 2018). Ainsi, les femmes sont perçues comme des êtres fragiles, moralement inférieurs aux hommes, et leur rôle principal est vu comme celui de supporter la famille et d'élever les enfants.

En milieu urbain (particulièrement à N'Djamena), on observe une évolution progressive des mentalités, notamment chez les jeunes générations éduquées. Les femmes vivant en zone urbaine ont davantage tendance à dénoncer les violences. En zone rurale, le système traditionnel de médiation familiale reste prédominant dans la gestion des conflits conjugaux, (Hassan & Moussa, 2020).

4.2. Violences basées sur le genre en milieu universitaire

Les violences basées sur le genre en milieu universitaire prennent plusieurs formes, allant du harcèlement aux violences physiques et sexuelles et peuvent perpétrées par d'autres étudiants, enseignants ou personnels de l'université (Daigneault et al., 2018) dont il est important de les dépendre.

4.3. Violences sexuelles

Les violences sexuelles en milieu universitaire peuvent être expliquées par : harcèlement sexuel, agression sexuelles, viol, rapports forcés, chantage sexuel ou chantage à la note (Daigneault et al., 2018). Selon ces derniers, ces violences constituent un problème systémique qui prend de diverses formes, toutes caractérisées par l'absence de consentement et l'abus de pouvoir. Le harcèlement sexuel inclut les comportements non désirés à connotation sexuelle (commentaires, regards insistants, propositions répétés) créant un environnement intimidant ou hostile. Cependant, l'agression sexuelle englobe tout contact physique à caractère

sexuel sans consentement, du touché non désiré aux attouchements forcés. Le viol quant à lui renvoie à toute pénétration sexuelle (vaginale, anale ou buccale) imposée par violence, contrainte, menace ou surprise, incluant les situations où la victime est dans l'incapacité de consentir (état d'ébriété, inconscience). Les rapports forcés font référence à l'imposition d'actes sexuels par contrainte physique ou psychologique. Le chantage sexuel, particulièrement préoccupant dans le contexte académique, implique qu'un individu en position d'autorité (enseignant.e, chef.fe de département, etc.) conditionne des avantages universitaires (notes, recommandations, opportunités de recherche) à l'acceptation de faveurs sexuelles, exploitant ainsi la vulnérabilité et la dépendance des étudiant.es. ces violences ont des conséquences dévastatrices sur la santé mentale, de la réussite académique et le parcours professionnel des victimes², nécessitant des politiques institutionnelles fermes de prévention, d'accompagnement et des sanctions.

4.4. Les violences psychologiques et verbales

Les violences psychologiques et verbales en milieu universitaire se manifestent de multiples façons, créant un environnement toxique pour les victimes. Tout d'abord, il prend la forme d'insultes, de moqueries ainsi que de remarques sexistes ou homophobes visant l'apparence, l'identité de genre ou l'orientation sexuelle des étudiantes. Par ailleurs, ces comportements malveillants s'accompagnent souvent d'humiliations publiques et de blagues dégradantes qui visent à rabaisser et marginaliser certaines personnes. En outre, les

^{2,2}Daigneault, I., Dion, J., Hébert, M., Bergeron, M. (2018). Violence sexuelle en milieu universitaire. *Ordre des psychologues du Québec*. <https://cola.unh.ed/prevention-innovations/bystander>

menaces verbales et l'intimidation constituent des tactiques fréquemment utilisées pour exercer un pouvoir sur les victimes. De plus, ces agissements ne se limitent pas à un seul espace : ils se déploient aussi bien dans les amphithéâtres et les groupes de travail qu'au sein des réseaux sociaux, démultipliant ainsi leur impact. Finalement, cette violence verbale et psychologique, qu'elle soit directe ou indirecte, en présentiel ou en ligne, contribue à instaurer un climat d'insécurité et d'exclusion qui nuit gravement au bien-être et à la réussite académique des personnes ciblées⁴. Particulièrement dans des campus universitaires de N'Djamena, le bizutage paraît une forme spécifique de violences psychologiques y compris physiques et sexuelles.

En effet, le bizutage est tout à fait spécifique et constitue un rituel d'initiation destiné aux nouveaux étudiants lors de leur arrivée à l'université. Présenté comme un mode d'accueil traditionnel attirant spécifiquement notre attention. Les étudiants anciens imposent aux nouveaux venus appelés péjorativement « bleus » diverses épreuves humiliantes. Parmi celles-ci figure l'obligation de danser en public sans accompagnement musical, créant ainsi une situation embarrassante pour les bizutés. Cette pratique viserait à imposer du respect aux aînés académiques et la solidarité estudiantine, confient certains étudiants lors de notre pré-enquête³.

Une des pratiques les plus répandues consiste à verser de l'eau sur la tête des nouveaux étudiants. Cette eau peut être propre ou sale, parfois même glacée, sans considération pour les contions météorologiques ou l'état de santé des victimes. Ces actes créent non seulement un inconfort physique mais aussi une humiliation profonde. Cette pratique est suivie des

³Informations recueillies lors de pré-enquête au campus universitaire de Farcha et d'Hardepdjournal

serments contraignants. Les anciens obligent les nouveaux à prêter des serments problématiques, notamment : « je m'engage à redoubler la première année au moins trois fois », « je jure de ne jamais trahir un étudiant, même cela coûterait ma vie » , « je m'engage à respecter les aînés » et chez les femmes filles, s'ajoute « je jure de ne jamais sortir avec un enseignant »⁴.

Il est important de mentionner que le bizutage implique l'extorsion financière et matérielle. Les étudiants anciens contraignent les nouveaux de leur remettre de l'argent, leur acheter de la nourriture ou céder à diverses demandes matérielles (format A4, stylo, cahiers, etc.) sous la menace. De cette extorsion s'ajoutent des violences à caractère sexuel. Les étudiantes font face à des formes de bizutage particulièrement préoccupantes. Ainsi, les anciens les contraignent à les embrasser de force, subir des caresses non consenties ou accepter des contacts physiques inappropriés. En cas de refus, les sanctions sont immédiates : arrachage de perruques, destruction de biens personnels, et autres représailles visant à les humilier et intimider les victimes.

Cependant, comment les étudiantes des trois campus universitaires de N'Djamena perçoivent-elles et vivent-elles les violences basées sur le genre dans leur environnement académique ? Et quels sont les mécanismes socioculturels, institutionnels et individuels qui façonnent à la fois perpétuation de ces violences ?

Objectifs de recherche

D'une manière générale, cette étude vise à analyser la perception et les pratiques des VBG chez les étudiantes des

⁴ Informations recueillies sur le terrain lors de la pré-enquête, novembre 2025

trois campus universitaires de N'Djamena, afin de comprendre les manifestations, les facteurs explicatifs et les conséquences de ces violences dans le contexte universitaire tchadien.

5. Méthodologie

La méthodologie décrit les procédures et outils utilisés pour collecter, analyser et interpréter les données sur la perception et la pratique des violences basées sur le genre (VBG) à l'Université de N'Djamena. Elle justifie les choix de l'étude et assure la fiabilité et la validité des résultats.

Cette étude adopte une approche qualitative et quantitative afin d'obtenir une compréhension approfondie des phénomènes et de mesurer certains indicateurs clés liés à mesurer la prévalence et identifier les formes de VBG à travers des questionnaires et l'approche qualitative pour comprendre en profondeur les perceptions, expériences et facteurs explicatifs via des entretiens semi-directifs.

L'approche mixte permet de croiser les données, d'obtenir à la fois des mesures objectives et des analyses interprétatives.

Notre population de l'étude est constituée des étudiantes inscrites sur les trois campus universitaires de N'Djamena durant l'année académique 2025-2026.

La taille de notre échantillon est de 250 étudiantes, sélectionnées pour représenter l'ensemble des filières et niveaux d'études.

Nous avons utilisé les questionnaires structuré pour mesurer la prévalence, les types de VBG et la perception des étudiantes ainsi que les données socio-démographiques (âge, niveau, campus, filière), l'expériences de violences (physiques, psychologiques, sexuelles, économiques, symboliques), la perception et reconnaissance des VBG, la connaissance et

usage des dispositifs institutionnels et l'échelle de Likert à 4 points (Jamais, Rarement, Parfois, Souvent).

Nous avons aussi entretenu avec 15 étudiantes et 5 membres du personnel académique (enseignants et responsables étudiants) pour explorer les expériences vécues et les perceptions.

6. Présentation et Analyse des Résultats

(Cas des étudiantes des trois campus universitaires de N'Djamena)

Cette section présente les résultats de l'étude sur la perception et la pratique des violences basées sur le genre (VBG), suivie d'une analyse interprétative permettant de comprendre les tendances, les comportements et les facteurs associés. L'analyse se fonde sur des données quantitatives (questionnaires) et qualitatives (entretiens semi-directifs).

Tableau N°1 : Caractéristiques socio-démographiques des participantes

Variable	Effectif	Pourcentage
Âge		
18–20 ans	85	34%
21–23 ans	120	48%
24–26 ans	45	18%
Total	250	100%

Source : Terrain

Tableau N°2 : Niveau d'études

Licence	110	44%
Master	90	36%
Doctorat	50	20%

Source : Terrain

Tableau N°3 : Campus

Campus d'Ardep-Djournal	85	34%
Campus de Toukra	95	38%
Campus de Farcha	60	24%

Source : Terrain

Analyse

La majorité des participantes (48 %) ont entre 21 et 23 ans et sont en Licence ou Master, ce qui correspond à la tranche d'âge la plus active académiquement et socialement, et donc potentiellement la plus exposée aux interactions universitaires où peuvent survenir des VBG. La répartition sur les trois campus est relativement équilibrée, permettant une analyse comparative.

Tableau N°4 : Prévalence et formes des VBG

Forme de VBG	Fréquence (%)
Harcèlement verbal	62%
Pressions psychologiques	48%
Avances ou harcèlement sexuel	36%
Violences physiques	12%
Violences économiques/institutionnelles	15%
Banalisation des pratiques abusives (rites d'intégration)	28%

Source : Terrain

Le harcèlement verbal et les pressions psychologiques sont les formes les plus courantes, souvent sous-estimées ou tolérées par les étudiantes. Le harcèlement sexuel touche plus d'un tiers des étudiantes, ce qui montre l'ampleur du problème malgré la peur et la stigmatisation qui limitent la dénonciation.

Les violences physiques sont moins fréquentes, mais leur impact sur le bien-être et la sécurité des étudiantes reste

significatif. Les violences économiques et institutionnelles, bien que moins visibles, révèlent un abus de pouvoir dans les relations hiérarchiques (enseignants, responsables étudiants) et les rites d'intégration ou pratiques informelles contribuent à la normalisation des abus et à la reproduction des comportements sexistes.

Tableau N°5 : Perception des VBG par les étudiantes

Type de perception	Fréquence (%)
Reconnaissance des violences physiques	85%
Reconnaissance des violences psychologiques	54%
Reconnaissance des violences sexuelles	68%
Reconnaissance des violences symboliques et rites abusifs	40%

Source : Terrain

Les étudiantes identifient plus facilement les violences physiques et sexuelles, mais la reconnaissance des violences psychologiques et symboliques reste limitée. La perception partielle contribue à la sous-déclaration des VBG et au maintien d'un climat de silence et d'impunité ainsi que le manque de sensibilisation et la socialisation différenciée selon le genre renforcent cette faible reconnaissance.

6.1. Facteurs liés à l'exposition aux VBG

Les entretiens et questionnaires ont mis en évidence plusieurs facteurs associés à l'exposition normes socioculturelles patriarcales et l'acceptation implicite des comportements abusifs. La hiérarchie et dépendance académique et la pression exercée par enseignants ou responsables étudiants.

La précarité économique car certaines étudiantes dépendent financièrement de tiers, rendant difficile la résistance aux abus

et les pratiques informelles du campus : rites d'intégration ou bizutages favorisant intimidation et harcèlement.

Ces facteurs montrent que les VBG ne sont pas des incidents isolés mais le résultat d'un système social et institutionnel qui reproduit les inégalités de genre.

Tableau N°6 : Mécanismes de prévention et de réponse

Dispositif existant	Connaissance des étudiantes (%)	Utilisation réelle (%)
Cellule de signalement	32%	10%
Centres d'accompagnement (psychosocial et juridique)	25%	8%
Sensibilisation sur le genre	40%	15%

Source : Terrain

La faible connaissance et l'utilisation limitée des dispositifs institutionnels expliquent le manque de recours des victimes. La peur de stigmatisation, le manque de confiance et l'insuffisance des dispositifs renforcent le silence et l'impunité. Cela confirme la nécessité d'une sensibilisation accrue et d'un renforcement des mécanismes institutionnels.

Les VBG sont fréquentes sur les trois campus, principalement sous forme psychologique, verbale et sexuelle. La perception des violences est partielle, certaines formes étant banalisées ou invisibilisées. Les facteurs socioculturels, institutionnels et individuels interagissent pour maintenir ces violences. Les dispositifs de prévention et de soutien sont insuffisamment connus et utilisés, ce qui limite l'efficacité de la lutte contre les VBG.

L'analyse des résultats met en évidence que la lutte contre les VBG à l'Université de N'Djamena nécessite une approche globale, combinant sensibilisation, renforcement institutionnel

et transformation des normes sociales, afin d'assurer un environnement académique sûr et respectueux du genre.

7.1. Discussion des résultats

La discussion des résultats vise à interpréter les données obtenues à la lumière des théories explicatives et de la littérature existante, afin de dégager des enseignements sur la perception et la pratique des violences basées sur le genre (VBG) à l'Université de N'Djamena.

7.2. Prévalence et formes des VBG

L'étude révèle que les VBG sont fréquentes sur les trois campus, avec une prévalence élevée de harcèlement verbal (62 %), de pressions psychologiques (48 %) et de harcèlement sexuel (36 %). Les violences physiques (12 %) et économiques/institutionnelles (15 %) sont moins fréquentes mais non négligeables.

Ces résultats confirment les observations faites dans d'autres contextes africains et universitaires, où le harcèlement verbal et psychologique constitue la forme la plus courante des VBG, souvent banalisée ou normalisée (Manara, 2023 ; UNFPA, 2022). Cette tendance souligne que les violences invisibles ou non physiques ont un impact réel sur le bien-être et la réussite académique des étudiantes, bien qu'elles soient moins facilement dénoncées.

Selon la théorie du patriarcat et des rapports sociaux de genre, ces formes de violences sont renforcées par des normes sociales et culturelles qui légitiment la domination masculine et la tolérance sociale des comportements abusifs.

7.3. Perception des VBG par les étudiantes

Les résultats montrent que la perception des VBG est partielle : 85 % des étudiantes reconnaissent les violences physiques, 68 % les violences sexuelles, mais seulement 54 % les violences psychologiques et 40 % les violences symboliques (rites abusifs).

Cette perception limitée reflète les effets de la socialisation différenciée selon le genre, où les étudiantes, dès l'enfance et à travers leur expérience sociale, intériorisent des normes qui valorisent la tolérance, la patience et le silence face aux abus. Le faible niveau de reconnaissance des violences psychologiques et symboliques contribue à la sous-déclaration et au maintien du silence, comme l'ont montré plusieurs études africaines (MDPI, 2020 ; Dicames, 2020).

7.4. Facteurs explicatifs des VBG

Les résultats identifient plusieurs facteurs associés aux VBG. Les normes socioculturelles patriarcales, les violences sont tolérées ou justifiées par des rapports de pouvoir inégaux entre hommes et femmes.

La hiérarchie et dépendance académique : certaines étudiantes subissent des pressions ou des abus de la part d'enseignants ou de responsables étudiants. La précarité économique et sociale, la vulnérabilité financière augmente le risque d'exposition aux violences et les pratiques informelles du campus : rites d'intégration, bizutages et autres activités favorisent l'intimidation et le harcèlement.

Ces facteurs confirment que les VBG sont multidimensionnelles et systémiques, comme le montre la théorie écologique du développement humain (Bronfenbrenner), selon laquelle le comportement résulte de l'interaction entre facteurs individuels, relationnels, institutionnels et socioculturels.

7.5. Mécanismes institutionnels de prévention et de réponse

Les dispositifs existants – cellules de signalement, centres psychosociaux et actions de sensibilisation – sont peu connus et peu utilisés (10–15 % d'usage effectif).

Cette situation illustre la faible efficacité des politiques institutionnelles en l'absence de communication et de sensibilisation adéquates. La peur de stigmatisation ou de représailles, renforcée par les hiérarchies universitaires, qui limite le recours aux mécanismes existants.

Selon la théorie institutionnelle, l'absence de règles claires et de sanctions effectives favorise la reproduction des violences et le maintien de l'impunité.

7.6. Implications et interprétation

Les VBG à l'Université de N'Djamena ne sont pas des événements isolés mais le produit d'un système complexe de facteurs sociaux, institutionnels et individuels. La perception partielle des étudiantes et la tolérance sociale envers certaines violences renforcent leur normalisation. L'insuffisance des dispositifs de prévention et de soutien limite la capacité de réaction des victimes, contribuant à la persistance des violences.

En combinant les résultats avec les théories et la littérature existante, on peut conclure que la lutte contre les VBG nécessite une approche intégrée (sensibilisation, renforcement institutionnel, transformation des normes sociales).

Les politiques universitaires doivent être claires, visibles et accessibles, avec un suivi régulier et des sanctions effectives. La prise en compte des facteurs socioculturels et psychologiques est essentielle pour changer les comportements et renforcer l'autonomie des étudiantes.

Conclusion

L'étude sur la perception et la pratique des violences basées sur le genre (VBG) à l'Université de N'Djamena révèle que ces violences constituent un phénomène réel, répandu et multiforme, affectant la sécurité, la dignité et la réussite académique des étudiantes. Les résultats montrent que les formes les plus fréquentes sont le harcèlement verbal, les pressions psychologiques et le harcèlement sexuel, tandis que les violences physiques et économiques sont moins visibles mais tout aussi préoccupantes.

La perception des violences par les étudiantes est partielle : les formes physiques et sexuelles sont généralement reconnues, tandis que les violences psychologiques et symboliques sont souvent banalisées ou invisibilisées. Cette situation est renforcée par des facteurs socioculturels, institutionnels et individuels, tels que les normes patriarcales, la hiérarchie universitaire, la dépendance économique et les pratiques informelles du campus.

Violences basées sur le genre ne sont pas des actes isolés ou accidentels. Elles s'inscrivent dans un système de rapports sociaux inégalitaires, renforcé par des normes socioculturelles et parfois reproduit inconsciemment au sein même de l'espace universitaire.

L'étude révèle plusieurs constats majeurs :

Une perception partielle des violences dont beaucoup d'étudiantes identifient plus facilement les violences physiques graves que les formes psychologiques, symboliques ou sexuelles plus subtiles. Cette perception sélective contribue à la banalisation de certaines pratiques.

Une reproduction des rapports de pouvoir ou les hiérarchies académiques, les dynamiques de groupe et les traditions

étudiantes peuvent favoriser des formes implicites de domination masculine. Un silence socialement construit la peur de la stigmatisation, la protection de la réputation familiale et le manque de mécanismes institutionnels fiables limitent la dénonciation des violences. Une insuffisance des dispositifs institutionnels ou l'absence de politiques claires de prévention, de signalement et de sanction contribue à la persistance du phénomène.

Cette recherche contribue à comprendre les VBG en milieu universitaire tchadien sous un angle sociologique et éducatif, mettre en lumière le décalage entre normes officielles et pratiques sociales proposer un modèle explicatif adapté au contexte local.

Elle enrichit ainsi les travaux en Sciences de l'Éducation, en sociologie du genre et en gouvernance universitaire.

Les dispositifs institutionnels de prévention et de soutien existent, mais leur visibilité, leur accessibilité et leur utilisation restent insuffisantes, ce qui limite l'efficacité des mécanismes de protection et contribue à la reproduction des VBG.

Ainsi, la lutte contre les violences basées sur le genre à l'Université de N'Djamena nécessite une approche globale, combinant la sensibilisation et la formation des étudiantes, étudiants et personnel académique, le renforcement des dispositifs institutionnels de prévention, de signalement et de soutien et la transformation des normes sociales et culturelles qui légitiment la domination masculine.

L'étude de la perception et de la pratique des violences basées sur le genre (VBG) au sein de l'Université de N'Djamena met en évidence un phénomène complexe, à la fois structurel, culturel, institutionnel et psychologique.

Les analyses théoriques mobilisées – notamment la théorie du patriarcat, la théorie des représentations sociales,

l'apprentissage social et l'approche écologique – montrent que les

Bibliographie

Bourdieu, Pierre, (1998). *La domination masculine*, Éditions du Seuil.

Bronfenbrenner, (1979). *The ecology of humandevelopment:Experiments by nature and design*, Harvard UniversityPress.

Connell, (2005). *Masculinities* (2nd ed.), University of CaliforniaPress.

Crocq, M-A., et Guelfi, J.,D. (2013). Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. *Association des Psychologue Américain*.

Denehibe, (2022). *Violences conjugales au Tchad : Une analyse des vulnérabilités féminines dans le camp des réfugiés de Dar Es Salam /province du Lac*, Université de Yaoundé.

Dicames, (2020). *Violence et harcèlement sexuel à l'université : étude sur les comportements et perceptions des étudiantes en Afrique*. *Revue Africaine des Sciences Sociales*, 12(3), 45-62.

Manara, (2023). *Harcèlement et violences basées sur le genre dans les universités africaines : état des lieux et perspectives*, *Journal of Gender Studies in Education*, 8(1), 23-38.

Ministère de la Femme, de la Famille et de la Protection de l'Enfant du Tchad, (2019). *Stratégie nationale de lutte contre les violences basées sur le genre*, N'Djamena : Gouvernement du Tchad.

Némadji Celestine, (2018). *L'excision et la déperdition scolaire des filles au Tchad*. Edilivre.

ONU Femmes, (2015). *Violences faites aux femmes : définitions et cadre juridique*. United Nations Entity for GenderEquality and the Empowerment of Women.

ONU Femmes. (2018). *Étude sur le harcèlement et les violences sexuelles dans l'enseignement supérieur en Afrique francophone*. United Nations Entity for GenderEquality.

TsowaTissok, (2019). *9^e Conférence sur la Population Africaine* (Lilongwe-Malawi)

UNESCO, (2020). *Rapport mondial sur l'éducation et le genre : promouvoir des environnements éducatifs sûrs et inclusifs*. Paris : UNESCO.

UNFPA, (2022). *Violence basée sur le genre en milieu universitaire en Afrique : rapport régional*.

United Nations Population Fund.